

ETRE MATÉRIALISTE POÉTIQUEMENT.

"Exote, celui-là qui, Voyageur-né, dans les mondes aux diversités merveilleuses, sent toute la saveur du divers."

Victor Segalen¹

Portrait d'un exote.

J'aime à penser Mikel Dufrenne sous la figure de l'exote, telle que Victor Segalen l'invente : l'exote, celui qui a pris le parti d'un "exotisme au second degré", "poussé jusqu'aux choses", le parti d'un "exotisme universel" ; la chose est simple, il suffit de poser "la sensation d'exotisme : qui n'est autre que la notion du différent ; la perception du Divers ; la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ; et le pouvoir d'exotisme, qui n'est que le pouvoir de concevoir autre."² Avec les "voyageurs-nés", Mikel Dufrenne partage "l'ivresse du sujet à concevoir son objet ; à se connaître différent du sujet ; à sentir le Divers." Il faut pour cela une individualité forte, affrontée à "une objectivité dont elle perçoit et déguste la distance", capable de "la perception aigüe et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle"; celui qui aura supporté l'épreuve, qui admettra cette limite, s'en trouvera heureux et enrichi³. - "Le sentiment de la nature *n'exista*, écrit Segalen, qu'au moment où l'homme sut la concevoir différente de lui."

De la présence à la représentation puis à la réflexion⁴ : le

¹Victor Segalen, Lettre à Max Prat du 23 décembre 1908, in *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana, 1978, p.29

²*ibid.* p.23 Les termes cités précédemment figurent p.18 et ceux qui suivront p.24 et 25"Exotisme, dit encore Segalen, p.55, qu'il soit bien entendu que je n'entends par là qu'une chose, mais une immense : le sentiment que nous avons du divers."

³On peut lire aussi p.49, " la sensation d'Exotisme augmente la personnalité, l'enrichit, bien loin de l'étouffer."

⁴Mikel Dufrenne, *Phénoménologie de l'expérience esthétique*, Paris, PUF 1953, p.419

philosophe fraye la voie qui consiste précisément à s'imbiber des choses avant de s'en extraire, "afin de les laisser dans toute leur saveur *objective*", pour aboutir à "l'exotisme essentiel : celui de l'*objet* pour le sujet !" ⁵ Dans des temps de détresse, le sentiment du divers et l'exercice de ce sentiment (ce que Segalen nomme "esthétique du Divers"), se dégrade "sur la surface de la terre", décroît en fonction du Progrès, de la mise aux normes du mystère, de la réduction des distances. ⁶ Ce que nous stigmatisons aujourd'hui sous le terme ambigu de "mondialisation" n'est que l'écho actuel du constat du poète : "le Divers décroît. Là est le grand danger terrestre." Mikel Dufrenne a sans doute cherché, comme Segalen, à localiser les derniers points de résistance ; le poète recense "les exotismes intacts ou en puissance : Femme, Musique et en général tout sentiment d'art." ⁷ C'est vers la Nature que se tourne le philosophe, ce fond dans lequel Antée se ressource et d'où il renaît ; il cherche un originaire que l'on peut rencontrer, même s'il se dérobe à la pensée : "il arrive que nous soyons proches de l'éprouver, dans des expériences qui sont proprement esthétiques, parce qu'elles mobilisent la sensibilité." ⁸ "Esthétique" trouve ici un sens proche de celui que souhaitait lui conserver le poète : "la science à la fois du spectacle, et de la mise en beauté du spectacle;" ⁹ - "la présence sensible, fait écho le philosophe, atteste la réalité de l'objet, la plénitude du sensible atteste sa beauté." ¹⁰

Deux questions se posent pourtant à celui qui souscrit à ce portrait du philosophe en exote : comment ce penseur du "fond" a-t-il défendu une "philosophie non théologique," ¹¹ et comment a-t-il articulé l'importance donnée au politique et celle réservée à l'art ? La première question nous amène à nous interroger sur la réponse énigmatique apportée par le philosophe en 1973 : "on ne peut être matérialiste que

⁵Victor Segalen, *op. cit.* p.37

⁶Victor Segalen, *op. cit.* pp. 76 et 77

⁷Victor Segalen, *op. cit.*, pp. 78 et 79 pour les dernières citations

⁸Mikel Dufrenne, *L'inventaire des a priori, recherche de l'originaire*, Paris, ed. Christian Bourgois, 1981, 4° de couverture.

⁹Victor Segalen, *op. cit.* p.82

¹⁰Mikel Dufrenne, *Esthétique et philosophie*, t.1, Paris, ed. Klincksieck, 1967, p.62

¹¹Mikel Dufrenne, "Pour une philosophie non théologique," in *Le poétique*, 2° édition, Paris, PUF, 1973. Ce texte sera noté désormais PPNT

poétiquement"; la seconde nous incite à commenter plus globalement ce passage dans lequel Mikel Dufrenne associe précisément le matérialisme poétique, l'art et la pratique politique : "on ne peut être matérialiste que poétiquement : en cherchant le commencement dans un *poiein* de la Nature dont l'art seul - et peut-être aujourd'hui une certaine pratique politique qui s'amorce - donne une idée en l'imitant."¹² Nous proposons une libre méditation sur ces deux thèmes.

La part du risque.

Partons d'un constat : Mikel Dufrenne côtoya d'emblée la sociologie et le philosophe manifesta toujours un grand intérêt pour cette discipline et les affaires du monde. Il prit souvent parti sur les questions du siècle, tant lorsqu'il écrivit dans des quotidiens (*Combat* notamment), ou des revues (*Les Cahiers internationaux de sociologie*, ou *Esprit* en particulier), que lorsqu'il publia des ouvrages comme *La personnalité de base* (1953), *Pour l'homme* (1968), *Art et politique* (1974), ou *Subversion/perversion* (1977). La pratique de la philosophie et de l'esthétique ne relégua jamais loin l'intérêt pour la sociologie et le politique.

Les premiers articles, parus dès les années 1946 et jusqu'à la publication des œuvres majeures, sont intéressants à plus d'un titre. On y trouve l'acuité du regard pour discerner les questions essentielles dans le magma des problèmes du temps et des sollicitations de la mode ; on y sent, au cœur même de l'implication dans des réflexions "à chaud", une distance empreinte de sagesse et de sérénité, dont on a l'impression qu'elle puise sa force dans une lecture de l'avenir, dans une sensibilité à des virtualités susceptibles de se réaliser dans des temps futurs. Le lecteur est appelé à un niveau de réflexion où le politique et l'éthique s'intriquent et se nourrissent réciproquement. Tout se passe comme si le sociologique et le politique circonscrivaient un espace commun dans une adresse à un public large et non spécialisé. On lit ainsi dans *Esprit*, de 1946 à 1948, des textes très originaux ; celui, par exemple, dans lequel Mikel Dufrenne expose les raisons qui l'amènèrent à répondre "oui" au référendum du 5 mai 1946, et celui de mai 1947 dans lequel

¹²Mikel Dufrenne, PPNT, *op. cit.* p. 38

l'ancien prisonnier s'intéresse à "la culpabilité allemande vue par un allemand"¹³.

Dufrenne réclame de l'historien qu'il "rentre dans l'histoire" : "si nous voulons déjà, par delà les passions, être historiens de notre présent, nous ne pouvons faire abstraction de notre situation dans l'histoire qui nous range parmi les vainqueurs, ni de notre condition d'homme qui nous fait acteurs et juges, et pas seulement témoins." Le scrupule moral qui amène à poser la question de la légitimité du jugement incite moins le philosophe à renoncer à la présomption de s'ériger en juge, qu'à nuancer la notion de culpabilité. Reprenant alors les propos de Jaspers dans sa réflexion sur la culpabilité allemande, propos nés d'un souci plus moral que politique, il s'interroge à son tour sur la nécessité pour les allemands "d'assumer la faute". Malgré toute l'admiration qu'il porte à l'œuvre de Jaspers, il fait place aux réserves que l'aspect très négatif du texte d'actualité peut soulever, et, dans un geste inverse, s'interroge sur l'attitude symétrique que les vainqueurs doivent désormais adopter face aux allemands : assumant leur destin d'êtres historiques, il leur faut "jouer le jeu du vainqueur, aussi résolument que le vaincu le jeu du vaincu." Ce n'est pas une raison, ajoute Dufrenne, pour, usant de cette puissance, provoquer une nouvelle catastrophe : "être vainqueur, c'est un commencement, et c'est une tâche." A nous donc de découvrir, continue-t-il, "que nous ne sommes pas tout à fait purs", que l'Etat dont nous sommes solidaires et le peuple que nous sommes "pratiquent aussi l'injustice et la violence". Non seulement il faut savoir user de la victoire, mais il faut, "partout où ils peuvent être sauvés", sauver "les rapports humains", favoriser la communication, trouver un langage pour s'entendre. Une telle position témoigne à l'évidence de la rencontre de qualités personnelles et de choix politiques et éthiques. Or ceux-ci sont tout à la fois ancrés dans le concret, en prise sur l'actualité, très rationnellement argumentés, et néanmoins assumés avec la conscience qu'ils impliquent toujours une part de risque qu'il faut savoir courir.

C'est sans doute d'ailleurs sur ce terrain que s'ancre la profonde estime que Mikel Dufrenne manifesta toujours à l'égard de Jean-Paul

¹³Mikel Dufrenne, "Dire oui", in *Esprit*, 1^o juin 1946, p.880 à 886, et "La Culpabilité allemande vue par un allemand", *Esprit*, mai 1947, p.764 à 772

Sartre. Quels que soient les désaccords, pourtant profonds, qui séparèrent les deux hommes, par exemple sur l'opportunité de recourir à l'idée d'une nature humaine ou sur la relation de l'imaginaire et de l'irréel, la référence de Dufrenne à Sartre ne cessa jamais d'être vivante¹⁴, au point que l'on pourrait se demander si l'homme ne se sentait pas plus proche de lui que de Merleau-Ponty, dont il partageait pourtant les prémisses philosophiques. Dans *Jalons*, alors qu'il prend le parti de Sartre dans la querelle qui l'oppose à Merleau-Ponty, Dufrenne constate avec admiration : "il manifeste qu'une philosophie authentique est inséparable d'une politique."¹⁵

Attardons-nous sur ce que Dufrenne entend par "une politique". Si, dans un autre texte, il remarque la façon dont Sartre semble "sortir de la réserve où se tient ordinairement le philosophe soucieux de ne pas se compromettre avec l'inavouable"¹⁶, pour porter des jugements sur l'histoire et l'actualité, il pense néanmoins qu'il faut lire la *Critique de la raison dialectique* avec l'œil du philosophe. Ce "livre de philosophie" est pourtant toujours simultanément considéré comme un livre engagé : le politique s'inscrit dans un double espace théorique et pratique. A la différence de Merleau-Ponty, qui "se tient sur la réserve", "Sartre, dit-il, s'engage et veut servir". Il ne s'agit aucunement d'un renoncement à la pensée : "le parti-pris d'être avec les révolutionnaires ne l'empêche pas de penser : il n'adhère pas à la doctrine marxiste officielle, qui lui sert seulement de garde-fou contre le péril d'idéalisme qui menace toute philosophie du *cogito* ... et Merleau-Ponty lui-même".¹⁷ Ce qui est en cause, à un niveau essentiel, c'est l'irréductibilité de la pratique à la théorie : "pensée et action sont en perpétuel procès (...). Les choix humains, si justifiés soient-ils, ne le sont jamais totalement dans la mesure où ils expriment l'être injustifiable de l'homme, et que la philosophie est inséparable du philosophe".¹⁸ "Générosité du choix" et "lucidité de la philosophie"

¹⁴Une preuve en est encore donnée dans un des derniers textes de Mikel Dufrenne : *L'inventaire des a priori, recherche sur l'originnaire*, op. cit. p. 99 et p.314

¹⁵Mikel Dufrenne, "Les aventures de la dialectique", in *Jalons*, La Haye, Nijhoff, 1966, p.170

¹⁶Mikel Dufrenne, "La critique de la raison dialectique", in *Jalons*, op. cit. p. 150

¹⁷Mikel Dufrenne, "Les aventures de la dialectique", *ibid.* p. 173

¹⁸*ibid.* p.173

n'iraient-ils pas toujours de pair ?

Ces remarques me semblent à prendre en considération, car il s'y joue sans doute une pensée de l'action qui ne réduit pas celle-ci à l'exacte réalisation d'un programme préalable, mais la crédite de virtualités indécélables et la voit "créatrice". Place est faite à l'événement, à l'imprévisible, à des surgissements qu'aucune imagination n'aurait envisagés : le réel, selon Mikel Dufrenne, est en définitive, plus riche que l'imaginaire. Ce qui se voit accepté aussi dans cette dimension politique définie comme pratique, c'est le caractère, en dépit de tout, profondément injustifiable des choix les plus raisonnés : la force des pratiques tient sans doute plus à l'exemplarité de l'action, lorsqu'elle en appelle à des *a priori*, qu'à la déclinaison d'arguments... L'action qui ne se résout pas au confort du système "témoigne d'une remontée vers l'originaire : c'est dans la proximité du naturant qu'elle est invitée à être naturante, à découvrir, sous le nature qui le dissimule, un possible dont la puissance se communique à qui le découvre."¹⁹

Tout se passe donc comme si la pratique politique renvoyait, à travers l'homme, à un *poiein* dans lequel il s'inscrit. Les hommes et les sociétés s'inventent constamment dans des pratiques politiques irréductibles à tout modèle : il y a là comme un art politique qui ne réfère à aucune techné, à aucun savoir ni savoir-faire, mais à une inépuisable possibilité d'invention, dans la mesure où, comme le disent les derniers mots de *L'inventaire des a priori*, "une philosophie de l'action en appelle à une philosophie de la Nature." La pratique politique est analogue à une pratique artistique, du moins lorsque l'une et l'autre prennent le risque de l'inconnu, puisque ce qui vaut pour l'action vaut pour l'art : "c'est cette puissance du fond que l'art s'efforcera de redire."²⁰ Pour comprendre le lien essentiel qui unit le politique et l'artistique, il faut penser le politique sous la figure de l'action, comme une pratique, à travers l'invention de la vie et des institutions : "la socialité a son fondement dans l'humanité, et l'humanité dans la Nature. C'est l'expérience apriorique de ce fondement qui s'opère dans la pratique utopique, quand le désir d'une

¹⁹Mikel Dufrenne, *L'inventaire des a priori, recherche de l'originaire, op. cit.*

²⁰Mikel Dufrenne, *ibid.* p. 312

société autre ranime l'expérience d'une socialité originale."²¹ Ethique, politique et artistique prennent leur sens dans une même référence à la pratique, qui elle-même en appelle à une Nature-naturante et à ce qu'elle recèle de virtuel.

Une phénoménologie athée ?

Dominique Janicaud opposait en 1991²² une phénoménologie "spiritualiste", tournée vers la théologie, à une "phénoménologie athée", illustrée par trois noms : "Sartre, Merleau-Ponty ou même Dufrenne" ; c'était d'ailleurs, phénomène bien étrange, la seule occurrence du nom Dufrenne dans l'ouvrage²³. Le problème est relancé en 1998, dans *La phénoménologie éclatée*, notamment dans le chapitre intitulé "une phénoménologie athée". Après avoir distingué une conception non théologique de la phénoménologie, d'un "athéisme radical sous l'angle de la «philosophie première»", D. Janicaud oppose un athéisme méthodologique qui s'abstient de recourir au théisme, à un athéisme dogmatique militant qui affirme la non existence de Dieu. Sa position par rapport à Dufrenne est extrêmement ambiguë : il commence par déclarer que l'athéisme de Dufrenne relève de l'option privative méthodologique, arguant de l'expression "non théologique", et acquiescant à la proposition, puis il ajoute, sans annoncer l'abandon du premier diagnostic : "le texte de Dufrenne proclame finalement un matérialisme conséquent, mais qui, dès lors qu'il rejoint l'athéisme «dogmatique», risque d'introduire un soupçon sur nos propres scrupules terminologiques et phénoménologiques"²⁴. La question de l'athéisme, déclaré dogmatique, de Dufrenne, a été résolue avant d'être examinée, et elle ne le sera jamais dans cet essai. Quel que soit par ailleurs

²¹Mikel Dufrenne, *ibid.* p.313/314

²²Dominique Janicaud, *Le tournant théologique de la phénoménologie française*, Combas, éditions de l'éclat, 1991, p.7

²³D. Janicaud reconnaît dans l'ouvrage ultérieur : *La phénoménologie éclatée*, (*op. cit.* note 10, p.29), qu'il ignorait en 1991, le texte de M. Dufrenne. Il reste, comme nous le verrons, que le nouveau livre reconduit le même silence. Dufrenne n'est cité que comme prétexte et faire-valoir, pour tenir le rôle du matérialiste dogmatique.

²⁴Dominique Janicaud, *La phénoménologie éclatée*, *op. cit.*, pp29 et 31